



HAL
open science

**“ En raison des conquêtes, de la religion et du
commerce ”**

Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Charlotte de Castelnau L'estoile

► **To cite this version:**

Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Charlotte de Castelnau L'estoile. “ En raison des conquêtes, de la religion et du commerce ” . Mélanges de la Casa de Velázquez, 2015, 45-1, pp.77-98. halshs-02025918

HAL Id: halshs-02025918

<https://shs.hal.science/halshs-02025918>

Submitted on 12 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« En raison des Conquêtes, de la Religion et du Commerce » :
l'invention de la langue générale dans le Brésil du XVI^e siècle¹

Charlotte de Castelnau L'Estoile²
Université Paris Ouest Nanterre
UMR Mondes américains

mots clefs : Langue générale ; Brésil ; XVI^e siècle ; Indiens ; Jésuites ; Colonisation

Résumé de l'article :

L'article propose une réflexion sur le surgissement de l'expression de langue générale dans les documents écrits au Brésil au XVI^e siècle, soit par des laïcs soit par des clercs, mettant ainsi en valeur les différentes étapes de la transformation de la langue indigène dominante en langue générale du Brésil. A la fin du siècle, la forte mortalité des tribus de la côte détermine une nouvelle politique de descente des populations de l'intérieur des terres vers les côtes qui implique la diffusion de la langue dominante. C'est justement en 1595 que la *Grammaire* d'Anchieta est publiée dans ce contexte polémique de rivalités entre colons et jésuites. Les débats sur la grammaire et l'aptitude de la langue des Indiens à dire la foi et la loi chrétiennes sont les reflets de l'âpre combat qui oppose missionnaires ignaciens et colons pour le contrôle des populations indiennes. L'expression de « langue générale » surgit quelques années plus tard.

¹ Je dédie cet article à la mémoire de John Manuel MONTEIRO.

² Cet article a été conçu en dialogue avec Maria Candida DRUMONT MENDES BARROS que je remercie ainsi que tous les membres de l'ANR LANGAS. Notre réflexion commune sur les langues générales en Amérique portugaise est partie de Bluteau d'où la référence à cet auteur dans les titres de nos deux articles.

Dans le *Vocabulario Português Latim* en huit volumes qu'il publie à partir de 1712 à Coimbra³, Raphael Bluteau consacre à la rubrique langue, un long passage aux langues générales. A la différence des langues particulières, les langues générales ou matrices se sont étendues à diverses nations en raison « des conquêtes, de la religion et du commerce ». Ce père théatin (1638-1734)⁴, qui a dans sa vie circulé entre l'Angleterre, la France et le Portugal, est un esprit encyclopédique, curieux et porté à la comparaison. Son approche des langues est sociale et historique. Ecrivant pour un public lusophone mais avec un regard d'étranger, il nous semble mettre particulièrement bien en lumière les conséquences linguistiques de la colonisation. Bluteau cite et décrit quatorze langues générales dans le monde, trois d'entre elles circulent au Brésil : le portugais issu du latin, première des langues générales, la langue des Noirs que les esclaves emmenés au Brésil ont apporté et une langue indigène que Bluteau nomme la langue des Tapuia⁵.

Si les linguistes et les historiens ont souvent souligné le rôle de la colonisation pour l'invention et la diffusion des langues générales, il est intéressant de souligner que cette idée était déjà présente dans le Portugal du début du XVIII^e siècle. Notre article consiste à s'interroger sur la notion de langue générale au Brésil premeir siècle de la colonisation. L'usage de l'expression est attesté au début du XVII^e siècle. Que disent les documents de l'époque de la langue des Indiens du Brésil ? Dans quel contexte l'expression de langue générale surgit-elle ? Il s'agit moins de réfléchir en linguiste à la nature des langues générales indigènes⁶ mais de retracer l'univers de discussion autour de la langue indigène du Brésil tel qu'il a pu exister dans les premiers temps de l'Amérique portugaise, en relisant et en contextualisant des textes sur la langue des Indiens du Brésil, écrits par des marchands, des colons et des missionnaires.

Parmi ces textes, la Grammaire de la langue principale des Indiens du Brésil, *Arte de Grammatica da língua mais usada na costa do Brasil feita pelo P. Joseph de Anchieta*

³ BLUTEAU, Raphael (1712 – 1728). L'entrée « lingua » se trouve au volume V, p.137-141, la citation est p.138 : « *as linguas matrizes & gerais, que se estenderão muito, & são usadas entre muitas nações diversas, em razão das Conquistas, Religião, comercio, que as introduzio* ».

⁴ Raphael Bluteau est né en 1638 en Angleterre ; élevé dans les collèges jésuites français, il entre dans l'ordre religieux des théatins et s'établit au Portugal en 1668.

⁵ Ibidem, « *A lingua dos Tapuyas occupa geralmente todo o Brasil* » p.139. Cette dénomination paradoxale est analysée dans l'article de Maria Cândida DRUMONT MENDES BARROS.

⁶ RODRIGUES (1996). Aryon Rodrigues définit les langues générales indigènes comme des langues qui surgissent dans des milieux métis, nés des unions entre hommes européens et femmes indiennes. Trois exemples sont donnés : la langue générale pauliste, la langue générale amazonienne et le guarani créole.

Theologo & Provincial que foy da Companhia de Iesu nas partes do Brasil, est évidemment le plus important. La technique de l'écriture et la mise en règles des langues locales par les Européens représente une étape essentielle dans la caractérisation d'une langue indigène comme langue générale⁷. La *Grammaire* d'Anchieta est bien sûr très connue des historiens et des linguistes ; elle a donné lieu à de très nombreux commentaires et analyses⁸. Il me semble cependant que l'on peut proposer un nouvel éclairage sur cette œuvre célèbre, en analysant plus précisément le contexte de publication de la *Grammaire* (1595) qui diffère de celui de son élaboration (années 1550).

Cet article, consacré à l'émergence au cours du XVI^e siècle de l'expression langue générale pour caractériser la principale langue indigène du Brésil, se focalise sur deux moments : celui de la découverte des langues indiennes du Brésil par les Européens et le temps des débats sur la langue indienne à partir des années 1570 et qui sont en fait des débats sur la place des Indiens dans la colonie⁹.

1. Langues indigènes et colonisation au Brésil (1500-1570)

La situation en 1500

Sur le territoire qui correspond au Brésil d'aujourd'hui on trouvait, à l'arrivée des Européens en 1500, quatre familles linguistiques principales – Tupi, Arawak, Jê, Karib – avec des groupes linguistiques mineurs et des langues isolées¹⁰. Cette situation linguistique reflétait le mode d'occupation du Brésil à partir de la région des sources des grands fleuves d'Amazonie, avec l'invasion du territoire par des groupes appartenant à trois grandes familles linguistiques Jê, Tupi, Arawak (vers -5 000/-4 000). Les langues isolées seraient les traces d'une occupation plus ancienne ; quant à l'occupation permanente du territoire du Brésil d'aujourd'hui elle daterait de 1 000 avant J.C. La date tardive de la dispersion expliquerait que, malgré des nuances, les Indiens des différentes tribus, issus des mêmes familles linguistiques pouvaient se comprendre entre eux. La situation au Brésil était donc

⁷ AUROUX 1992, p.10-51 et AUROUX 1994.

⁸ DRUMOND MENDES BARROS 1995, MONTEIRO 2000a, LEITE 2003

⁹ Pour une lecture politique des questions linguistiques en Amérique portugaise au XVII^e siècle, voir l'aticle de MAGALHAES 2011.

¹⁰ URBAN 1992.

duelle, obéissant à la fois à des formes d'unité linguistique mais également au multilinguisme. L'archéologie ainsi que la glotochronologie qui étudie la différenciation des langues à partir d'un tronc commun, permettent d'établir ce schéma. Les sources coloniales décrivant les premiers contacts évoquent ce dualisme : une situation d'intercompréhension entre les différentes tribus de la côte et l'existence de tribus avec des langues isolées.

Conquête et commerce

Les Européens entrent en contact dès la première décennie du XVI^e siècle avec des tribus indiennes sur le littoral qui, selon le traité de Tordesillas (1494), a échu au roi du Portugal et qu'en avril 1500 les Portugais ont nommé « Terra de Santa Cruz ». Rapidement, Européens et Indiens développent des relations d'alliance et d'échange, commerciales et matrimoniales qui se font en langue indigène. Pour les Portugais qui ont exploré les côtes de l'Afrique pendant tout le XVe siècle et qui viennent d'arriver en Asie, il y a tout un savoir pragmatique de l'intercommunication. Dès le premier voyage, l'écrivain Pero Vaz da Caminha, auteur du récit de découverte, souligne que la langue de la côte est différente de ce que les Portugais ont rencontré jusqu'alors dans leurs voyages mais il ne la juge pas particulièrement difficile. A la différence de la méthode suivie sur les côtes africaines¹¹, on ne prévoit pas de ramener des Indiens à Lisbonne qui apprendraient le portugais, mais d'emblée des proscrits sont laissés sur la côte pour apprendre cette nouvelle langue :

C'est un peuple que personne ne comprend, et ils n'apprendront pas de sitôt à parler assez bien pour conter ce que nos proscrits diront beaucoup mieux (...) si les proscrits qui doivent demeurer ici apprennent bien leur langue et les comprennent, je ne doute pas que, selon les intentions de Votre Altesse, ils se fassent chrétiens et embrassent notre sainte foi¹².

Même si le texte officiel de Pero Vaz da Caminha évoque l'importance de la Religion dans cette première intercommunication, rapidement le commerce du bois de braise utilisé par les Européens pour la teinture devient le principal motif des expéditions européennes. Dès 1511, les marchands qui ont acheté au roi du Portugal le contrat du bois donnent le nom de « Terre du Brésil » à ce littoral comme on peut le constater à la lecture du « *livre de*

¹¹ BONVINI 1996 ; pour la situation dans l'océan indien, voir l'article de Luis Felipe TOMAS dans ce volume.

¹² « La lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi Dom Manuel (1500) », in MENDES DOS SANTOS 2000, p. 42-73. Citation p.56.

la Nef Bretoa qui va à la terre du Brésil », ou dans la « *Gazette de la terre du Brésil* » (1514-1515)¹³. Le nom lié au commerce et aux échanges entre Indiens et Européens s'impose rapidement, au détriment de celui de Santa Cruz.

La première trace écrite de la langue de communication entre Indiens et Européens est un vocabulaire « *S'ensuiyt le langaige du Brésil et du François* » qui contient quatre-vingt-cinq termes ou locutions indiennes traduits en français et qui fut compilé par Jehan Lamy vers 1540¹⁴. Un autre guide de conversation Français/langue indienne, plus détaillé, est connu : c'est celui que Jean de Léry insère dans son *Histoire d'un Voyage en terre de Brésil* (1578) au chapitre XX : « Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Brésil, entre les gens du pays nommés Tououpinambaoults, et Toupinenkins en langage sauvage et François » qui daterait de son séjour (1556)¹⁵. Ce sont encore les nécessités du commerce, au sens large d'échanges, qui sont à l'origine de ce guide de conversation qui, sous forme manuscrite, circulait parmi les équipages français à destination du Brésil.

Au fur et à mesure des expéditions européennes toujours plus nombreuses au fil du temps, quelques individus s'installent, soit à la suite de naufrages, soit parce qu'ils sont volontairement laissés par les équipages pour servir d'intermédiaires lors des négociations commerciales. La plupart de ces hommes restent là pendant quelques années, parlent la langue indienne, ont des femmes indiennes et des enfants métis. À partir de 1530, face à la menace française, le roi du Portugal décide la mise en place d'une colonisation plus systématique avec la délimitation de quinze capitaineries confiées à des nobles qu'il souhaite récompenser pour leurs services rendus à la couronne. Quelques villages de peuplement se forment, les plus importants étant, au sud, São Vicente, et au nord, Pernambouc, grâce notamment à des alliances matrimoniales entre Portugais et filles de chefs indiens¹⁶. Il s'agit d'un peuplement essentiellement métis et la langue de ces premiers noyaux de peuplement est la langue indienne et le portugais.

En 1548, devant le faible développement de la plupart des capitaineries, le roi du Portugal nomme Tomé de Souza gouverneur général de la colonie afin qu'il mette en place

¹³ MENDES DOS SANTOS 2000 p. 145-159.

¹⁴ MENDES DOS SANTOS 2000, p. 177-180.

¹⁵ LÉRY 1994, p. 479-503.

¹⁶ CELESTINO DE ALMEIDA 2010.

une politique royale de colonisation. Accompagné de fonctionnaires royaux et de six jésuites chargés de l'évangélisation des Indiens, ce dernier s'installe à Salvador de Bahia.

Conquêtes et religion

Pour les missionnaires du XVI^e siècle, l'évangélisation doit se faire en langue indigène et la doctrine chrétienne peut être traduite. Le fait que les différentes tribus de la côte se comprennent entre elles, apparaît comme une grande aide pour l'évangélisation. Les jésuites cherchent donc rapidement à apprendre la langue indigène du Brésil, déployant une intense activité et une grande énergie dans ce domaine linguistique. Certains d'entre eux venus d'Europe particulièrement doués en langue, s'attèlent à cet apprentissage. C'est le cas d'Azpicuelta Navarro, d'origine basque, qui apprend la langue indienne, traduit les prières, l'histoire de la Création du Monde. Le supérieur Nóbrega cherche également à recruter sur place comme jésuites des hommes bilingues. Pero Correa, qui a vécu douze ans au Brésil et a été chasseur d'esclaves, est ainsi recruté grâce à sa connaissance de la langue des Indiens. Les jésuites font également venir des enfants du Portugal afin qu'ils apprennent la langue, par immersion, avec les enfants indiens. Parmi eux, Manuel Viegas devient ensuite jésuite et est l'un des grands *línguas* de la province, connaissant la langue de la côte mais aussi la langue des Maromomins, langue jê d'une ethnie installée près de São Vicente. Enfin ils ont également recours à des métis (notamment des femmes et des enfants) comme interprètes lors des prédications et pour l'administration des sacrements – dont la confession –, ce qui est à l'origine d'un grave conflit avec le premier évêque arrivé en 1553.

Dans leur correspondance, les jésuites évoquent la langue indigène sous le nom de « *língua da terra* », « *língua dos Indios* », « *língua do Brasil* », « *língua brasílica* », « *língua Brasil* », reprenant ainsi le nom donné à la langue indienne par la toute première société coloniale déjà présente au Brésil à leur arrivée. Un nom est absent, celui de *língua tupi*. Il n'y a en effet pas d'ethnonyme pour désigner la langue, pas de nom indien alors que le terme de « guarani » s'impose quelques années plus tard sur le plateau de la Guaira. Le fait qu'on désigne cette langue comme langue des Indiens sans référence à un ethnonyme

reflète la fragmentation politique et sociale et l'unité linguistique et culturelle du monde tupi¹⁷. Les Européens ne trouvent pas d'ethnonyme pour désigner la langue des Indiens.

A la différence des autres colons, les religieux ont besoin de mettre en écriture la langue indienne¹⁸. L'écrit favorise les possibilités d'apprentissage linguistique, permettant aussi d'éviter l'immersion en milieu indien que ces hommes d'Église craignent. L'écrit permet également de fixer le texte des Prières principales, ce qui est essentiel pour l'apprentissage par les Indiens de ces textes¹⁹. C'est autour de ce travail de grammatisation que surgit les premières occurrences de « général » pour désigner cette langue indigène écrite. En 1553, le père Azpicuelta Navarro, le seul jésuite de l'époque sans doute à connaître à la fois le latin et la langue indienne, explique qu'il n'arrive pas encore à mettre en règles cette dernière et qu'il n'est d'ailleurs pas sûr qu'elle ait des règles, mais il note que certains mots servent en « général » :

*Quanto a modo de arte no alcanço aun para se hazer, ny me parece tienen sino ciertos vocablos que sirven **en general** que para otro tiempo dexo que estuviere mas devagar que agora²⁰.*

Les « mots qui servent en général » renvoient au travail d'abstraction pour déterminer les règles d'une langue. Le père Azpicuelta Navarro avoue qu'il est encore trop tôt pour expliquer la langue indienne au regard des règles de la grammaire (*arte*). Il faut rappeler ici que la première grammaire de portugais, œuvre de Fernando de Oliveira, ne date que de 1536.

C'est à José de Anchieta, professeur de latin, arrivé au Brésil en 1553 à l'âge de 19 ans, qu'il revient de faire ce travail. Anchieta est tout de suite envoyé par son supérieur, sans doute pour des raisons linguistiques, à São Vicente, village de peuplement métis où la langue dominante est non pas le portugais mais la langue indienne. C'est là que José de Anchieta apprend la langue des Indiens du Sud du Brésil, il est même en immersion linguistique totale pendant un séjour de trois mois au sud de São Vicente, à Iperoig, chez les Indiens Tamoio où il a été échangé en qualité d'otage lors de négociations de paix. Réunissant de manière exceptionnelle les qualités du missionnaire de terrain au contact des

¹⁷ FAUSTO 1992, p. 381-396.

¹⁸ On trouve ce même type d'urgence sur tous les terrains missionnaires, comme le montrent ces différentes études devenues classiques. RICARD 1933. Chap. II : La préparation ethnographique et linguistique du missionnaire, p. 54-79. ZUPANOV 1999. ESTENSSORO 2003.

¹⁹ MONTEIRO 2000a, p. 36-43 ; DRUMOND MENDES BARROS, 1995.

²⁰ LEITE 1956-1968. Vol. II : p. 9-10.

Indiens et celles du grammairien latiniste, Anchieta est capable de discerner les règles générales de la langue brésilienne. En 1555, il décrit dans une lettre le travail « d'artification » de la langue qui n'est profitable qu'à ceux qui connaissent la grammaire autrement dit, dans le contexte de São Vicente, qu'à lui-même :

Quanto a língua eu estou adiantado, ainda que he mui pouco, pero o que soubera se me so occupara em ler grammatica, toda via, tenho colegido toda a maneira dela por arte ; & pera mim tenho entendido quasi todo o seu modo, nam a ponho em arte porque nam ha cà a quem aproveite, só eu me aproveito dela, & aproveitar-se-ham os que de lâ vierem, & souberem grammatica²¹.

La grammaire de la langue est ébauchée mais qu'elle n'est pas terminée de façon systématique. La tradition ultérieure assure que la grammaire était prête en 1556. La correspondance évoque son utilisation dès 1560 au collège de Bahia où le nouveau provincial, Luis da Grã, en fait l'élément essentiel d'un apprentissage « écrit » de la langue indienne à l'adresse des pères provenant du Portugal, ceux qui savent la grammaire latine. Sa diffusion s'effectue sous forme manuscrite : envoyée au Portugal pour les jésuites qui se destinent à la mission, elle est aussi présente en principe dans chaque village missionnaire (*aldeia* jésuite) et les jeunes frères qui y résident sont censés consacrer une demi-heure par jour à son étude. Pour les ethnolinguistes d'aujourd'hui, spécialistes du tupi, cette grammaire présente de réelles qualités descriptives et les catégories de la grammaire latine n'ont pas empêché José de Anchieta de percevoir les spécificités de la langue indienne. Anchieta est suffisamment familier en tupi pour composer des poèmes et des pièces de théâtre²².

C'est vraisemblablement à cause de l'absence d'imprimerie au Brésil que la *Grammaire* d'Anchieta n'est pas publiée. Alors que Goa, capitale de l'*estado da India*, est dotée d'une imprimerie dès la décennie 1560, Salvador de Bahia, sans doute considérée comme suffisamment proche de Lisbonne, n'en a pas²³. Les livres sont envoyés dans la capitale portugaise pour y être imprimés ; mais la publication de la *Grammaire* de la langue du Brésil n'apparaît pas encore comme une priorité.

²¹ LEITE 1956-1968. Vol. II, p.160-161.

²² LEITE 2003, p. 11-24.

²³ La première imprimerie au Brésil ne date que de l'arrivée du roi Dom João VI à Rio de Janeiro, en 1806.

Les jésuites sont devenus en quelques années des experts de la langue indigène qu'ils écrivent et enseignent, même si au sein de la province, le profil des pères *línguas* véritables missionnaires de terrain reste celui de spécialistes²⁴. On peut dire que les missionnaires sont les seuls dans la colonie à se préoccuper du transfert technologique de l'écriture et de la grammatisation de la langue indienne. Par contre, ils ne sont pas les seuls Européens ou assimilés à parler la langue des Indiens qui est pour beaucoup de colons, notamment les métis (mamelucos) une langue familière. A partir de 1570, on peut repérer une série de textes, écrits par des colons originaires du Portugal et des jésuites, qui traitent des langues indigènes du Brésil et qui, il me semble, se répondent les uns les autres.

2. Les polémiques autour de la langue des Indiens et l'émergence de la langue générale, 1570-1600

À partir des années 1570, la colonie connaît des mutations importantes : la culture de la canne à sucre se fait intensive, exigeant des besoins croissants en main-d'œuvre servile, indigène et africaine, et suscitant une immigration européenne en provenance du Portugal et des îles atlantiques. Le Brésil devient une colonie de peuplement alors que croît la dichotomie entre le littoral, occupé de façon discontinue (*a costa*), et l'intérieur des terres (*o sertão*), qui reste à conquérir. Dans le même temps, les colons prennent conscience de l'importance et de la variété de la population indienne, de sa vulnérabilité aux maladies ainsi que de sa capacité de résistance au processus colonial.

Grammaire et colonisation : le traité de Gândavo (1570)

C'est sous la plume de Pêro de Magalhaes de Gândavo que l'on trouve une première description négative de la langue du Brésil qui devient rapidement un célèbre *topos*. L'attention de Pêro de Magalhaes de Gândavo à la langue n'est pas vraiment étonnante puisque ce fils d'un marchand de Gand, né lui-même à Braga, était grammairien, et qu'il ouvrit dans sa ville une école de grammaire. Nommé gentilhomme à la Chambre (*moço da Camara*) de Dom Sebastião, il vit quelques années au Brésil à la fin des années 1550 et

²⁴ LEITE 1938-1954.vol.II "A fundação da linguística americana" p.545-568, CASTELNAU L'ESTOILE, 2000. Ch 4 La "langue brésilienne" : les enjeux d'un apprentissage p.141-160. Voir la figure du missionnaire língua, spécialiste des Indiens et de leur langue, CASTELNAU L'ESTOILE 2006.

dans les années 1560 puis revient au Portugal comme copiste à la Torre do Tombo. En 1574, il publie un livre de grammaire, *As Regras que ensinam a maneira de escrever e a ortografia* et, une *Historia da Provincia de Santa Cruz*, imprimé en 1576 à Lisbonne qui lui vaudra une pension annuelle, récompense du roi²⁵. Il avait écrit en 1570 également un *Tratado do Brasil*, une présentation générale de la terre et des richesses du Brésil. Voici ce qu'il dit de la langue des Indiens :

A língua de que usam, toda pela costa, é uma ainda que em certos vocabulos difere nalgumas partes; mas nam de maneira que deixem uns aos outros de entender: e isto até altura de vinte e sete graos, que dahi por diante ha outra gentilidade, de que nos nam temos tanta noticia, que falam já outra lingoa diferente. Esta de que trato que é geral pela costa é muito branda e a qualquiera nação facil de tomar. Alguns vocabulos ha nella de que nam usam senam as femeas, e outros que nam servem senam pero os machos: carece de tres letras, convem a saber, nam têm F, nem L, nem R, cousa digna despanto porque assi nam tem Fé, nem Lei, nem Rei, e desta maneira vivem desordenadamente sem terem alem disto conta, nem peso, sem medido²⁶.

L'adjectif général renvoie ici à l'idée d'une langue dominante. La langue vernaculaire est unique, elle est en usage sur un grand espace (la côte) avec des variations minimales : seuls certains mots diffèrent. La notion de multilinguisme est présente : au delà d'une certaine limite, il y a d'autres Indiens et d'autres langues. La langue de la côte est une langue de communication : elle est souple (*branda*) et d'un apprentissage aisé. Gândavo fait ensuite deux remarques de type ethnographique : la langue est genrée (l'usage diffère selon qu'on est un homme ou une femme) et c'est une langue incomplète. Il lui manque trois lettres – F, L, R – et ce manque reflète le désordre du monde indien qui est sans foi, ni loi, ni roi.

Gândavo est un grammairien et son regard sur la langue de la côte, incisif, retient l'attention. Il y reconnaît les qualités d'une langue générale. Quant à la remarque sur l'absence des trois lettres F, L et R et des notions de foi, loi et roi, c'est un raccourci qui

²⁵ COUTO 1993, ALCIDES 2009.

²⁶ GÂNDAVO 1980, p. 123-124.

frappe les esprits²⁷. L'absence de religion, de loi et d'autorité est si forte chez les Indiens du Brésil que, non seulement la notion manque, mais le mot et la lettre manquent aussi.

Sous la plume de Gândavo, le manque qui caractérise ces hommes est le signe qu'ils doivent être esclavagisés. Seule une forte domination, c'est-à-dire l'esclavage peut leur enseigner la religion, la loi et l'autorité. L'existence de cette langue commune, aisée à apprendre, facilite la prise de possession tant des hommes que de la terre. C'est bien une vision esclavagiste du Brésil que propose Gândavo. L'objectif du *Traité* est de faire connaître aux Portugais les richesses potentielles du Brésil et d'inciter au peuplement de la colonie. Avec quatre ou six esclaves indiens on vit bien, écrit l'auteur, qui appelle les Portugais pauvres à venir s'installer au Brésil.

Gândavo, humaniste, participe du mouvement de glorification de la langue portugaise qui accompagne les Découvertes : João de Barros, auteur des *Décadas da Ásia*, et Camoens, ancien soldat en Inde, auteur des *Lusiadas* (1572). Camoens écrit d'ailleurs un sonnet en ouverture du livre de Gândavo. Pour ces hommes, il faut célébrer la langue portugaise qui n'est pas moins digne que la langue castillane. Le portugais, langue parfaite, est également langue impériale : gloire de l'empire et langue portugaise ne font qu'un. C'est dans cette perspective de hiérarchie des langues qu'il faut comprendre les commentaires sur « les manques » de la langue indienne. La langue des Indiens de la côte présente certes de belles qualités, mais elle n'est pas complète, ce qui justifie là encore la colonisation portugaise.

Derrière la description de cette langue c'est donc un projet politique et économique pour la colonie que propose Gândavo, appelant à une immigration portugaise et au développement de la main-d'œuvre servile indienne. Le livre de Gândavo, publié en 1576 au Portugal, a eu une grande influence d'autant plus que les livres publiés sur le Brésil étaient rares. Les discussions sur la langue des Indiens dans les années suivantes se réfèrent tous à ces quelques lignes.

²⁷ Il semble que Gândavo soit le premier à faire ces considérations phonético-morales. Elles seront abondamment reprises. Le jésuite Giovanni Maffei, historien des missions portugaises et auteur de *Historiarum Indicarum libri XVI* (1588) qui sont traduites en diverses langues européennes popularise la formule. Au Brésil, la formule est utilisée d'abord par les chroniqueurs non jésuites (Gabriel Soares de Sousa, Ambrosio Brandão, Frey Vincente do Salvador). Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les chroniqueurs jésuites Antonio Vieira puis Simão de Vasconcelos la reprennent ; elle est devenue un véritable lieu commun. Voir ALCIDES 2009 note 2.

Langues indiennes et projet colonial jésuite

Au début des années 1580, face au nouveau contexte colonial, la province jésuite du Brésil est en proie à de nombreux doutes. La province doit faire face à la rapide disparition des Indiens, au conflit avec les colons sur la protection de la main-d'œuvre, à la question du recrutement dans la Compagnie des Portugais du Brésil, à l'arrivée des autres ordres religieux (franciscains récollets, bénédictins et carmes) et à la croissance de l'Église séculière renforcée par le Concile de Trente. La hiérarchie jésuite romaine envoie un visiteur chargé d'inspecter la province, de produire de l'information à destination du centre et de mettre en application les ordres romains. Le visiteur Cristovão de Gouveia et son secrétaire Fernão Cardim débarquent à Salvador de Bahia en avril 1583. Un an plus tard, différents documents sont envoyés en Europe pour présenter la province. Le *Traité Do principio e origem dos Indios do Brasil e de deux costumes, adoração e cerimónias*²⁸, attribué à Fernão Cardim, est en fait la somme des connaissances sur les Indiens que les pères jésuites de la province du Brésil ont accumulées depuis trente ans. Les coutumes des Indiens sont présentées une à une, figées dans une forme d'atemporalité : croyances, habits, maisons, vie familiale, accueil des hôtes, usage du tabac, danses et chants, enterrements, outils, armes, anthropophagie, rite d'initiation des jeunes hommes.

Le dernier chapitre du *Traité* intitulé « *Da diversidade de nações e línguas* » est très différent des autres ; beaucoup plus long, il présente la situation du Brésil indien précisément à la date de 1584, après plusieurs décennies de contact avec les Portugais. Il expose le problème du dépeuplement de la côte, la violence des colons à l'encontre des Indiens, les expéditions à l'intérieur des terres pour ramener par tromperie les Indiens sur le littoral où ils sont ensuite esclavagisés. Selon ce texte, les pères jésuites sont les seuls Européens en qui les Indiens ont confiance. Cette présentation des Indiens et de leur histoire depuis leur contact avec les Blancs, suit une logique linguistique. Le texte commence par l'évocation de l'unité linguistique de la côte et par les qualités de cette langue du littoral :

*Em toda esta provincia ha muitas e varias nações de diferentes línguas porém **uma é a principal** que comprehende algumas **dez nações de Indios**; estes vivem na costa do mar, e em grande corda do sertão, porem são todos estes de **uma so língua** ainda que em algumas*

²⁸ CARDIM 1997, p. 165-207.

*palavras discrepam e esta é a que entendem os Portuguezes; é facil, e elegante, e suave, e copiosa, a dificuldade dela esta em ter muitas composições*²⁹.

Le texte ajoute que les Portugais l'apprennent facilement. Ses locuteurs ont aidé les Portugais à « conquérir » la terre. Après la présentation de la langue principale, sont énumérées et rapidement décrites les dix nations qui parlent cette langue, dans un ordre géographique, du nord au sud : « Potiguara ; Viatã ; Tupinabas ; Caaété ; Tupinaquim ; Tupiguae ; Apigapigtanga et Muriapigtanga ; Guaracaio ou Itati ; Tegmegmino ; Tamuya et Ararape ; Carijo ». Mise à part les Carijos, qui sont « les seuls dont il y a une infinité », chacune de ces tribus est en voie de disparition à cause de la violence des colons portugais et de l'esclavage. Le texte expose ensuite un paradoxe : ces tribus, unies par la même langue sont pourtant différentes, voire ennemies entre elles. Ces Indiens sont désignés par leur langue commune (*os desta língua*) et ils ne peuvent recevoir d'ethnonyme commun.

*Todas estas nações acima ditas, ainda que diferentes, e muitas delas contrárias umas das outras, têm a mesma língua, e nestes se faz a conversão, e tem grande respeito aos Padres da Companhia (...) e se não foram estes e semelhantes estorvos ja todos os desta língua foram convertidos à nossa santa fé*³⁰.

À l'intérieur des terres, la situation est celle de la fragmentation totale : il n'y a plus aucun principe d'unité : toutes les tribus sont différentes, ennemies, et chacune a sa propre langue. Malgré cela, ces tribus ont un « nom général » à la fois au sens de nom générique et au sens de « nom en langue générale ». Ce nom général est celui de « Tapuia », dont le sens n'est pas donné dans le texte mais tout dans la description renvoie au sens d'hostilité et d'inimitié.

*Há outras nações contrárias e inimigas destas, de diferentes línguas, que em nome geral se chamam Tapuya, e também entre si são contrárias*³¹.

S'ensuit une longue liste de nations caractérisée chaque fois uniquement par leur langue différente ou incompréhensible :

« Guaimuré, estes dão muito trabalho em Porto Seguro, Ilheus, Camamu, e estas terras se vão despovoando por sua causa; e não se lhes pode entender a língua »; « Tucanuço tem

²⁹ *Ibid*, p. 194.

³⁰ *Ibid*, p. 197.

³¹ *Ibid*.

outra língua e chamam-se Nacai »; « Oquigtajuba »; « Pahi, tem diferente língua »; « Parahio, é muita gente e de diferente língua »; « Nhandeju tambem de diferente língua »; « Macutu »; « Napara »; « Cuxare »; « Guyana tem língua por si »; « Taicuyu têm outra língua »; « Cariri têm língua diferente (tres nações são amigos dos Portugueses) »; « Pigû »; « Obacoatiara tem diferente língua »; « Anhehil têm outra língua »; « Aracuaiati tem outra língua »; « Cayuara tem outra língua »; « Guaranaguaçu tem outra língua »; « Camuçuyara tem outra língua » (...).

Une impression de désordre absolu, de Tour de Babel, se dégage de la description qui s'étend sur plusieurs pages, avant de conclure :

Todas estas setenta e seis nações de Tapuias, que têm as mais delas diferentes línguas, são gente brava e silvestre e indomita, sao contrarios do gentio que vive na costa do mar (...) não se pode fazer conversão por serem muitos andejos e terem muitas e diferentes línguas dificultuosas³².

Il serait illusoire de chercher à identifier ces nations indiennes et de les disposer sur une carte : cette liste de 76 noms est symbolique, elle représente l'absolue dispersion du monde indien. Les ethnonymes sont ici des interdésignations et proviennent sans doute des informateurs indiens des jésuites. Témoignant d'une connaissance approfondie de la réalité indigène du Brésil, le texte propose en fait un programme de colonisation et de conversion. Il précise que les problèmes du dépeuplement indien du littoral et de la conversion des peuples de l'intérieur peuvent se résoudre : la solution étant que les pères fassent descendre ces nations dites Tapuia sur le littoral et leur fassent apprendre la langue de ceux de la mer pour en faire des alliés, des chrétiens et des travailleurs.

On retrouve cette réflexion politique dans d'autres écrits produits lors de la visite de Cristovão de Gouveia. L'idée des jésuites est d'influencer les autorités coloniales à Lisbonne mais aussi désormais à Madrid, depuis l'union des Couronnes (1580), pour obtenir une nouvelle législation indigéniste, car la situation dans la colonie leur est plutôt défavorable sous l'autorité du gouverneur Manuel Telles Barreto (1583-1587)³³. En 1587 est proclamée une loi sur la politique à l'égard des Indiens qui confirme deux titres

³² *Ibid.*, p. 206.

³³ ZERON 2009, p. 328-335.

légitimes de mise en esclavage : la guerre juste proclamée sur place par le gouverneur général du Brésil ainsi que le rachat des prisonniers de corde, voués au sacrifice. Cependant la nouvelle loi donne aux jésuites un rôle officiel. Ceux-ci doivent accompagner les expéditions décidées par le gouverneur général et vouées à organiser le transfert des Indiens du sertão vers les noyaux de peuplement de la côte. Le texte de la loi mentionne les discours que les jésuites tiendront aux Indiens de l'intérieur des terres pour les ramener sur la côte :

Que deux ou trois pères de la Compagnie de Jésus accompagnent [les entrées dans le sertão]. En raison du bon crédit qu'ils ont parmi les Indiens, ils les **convaincront** plus facilement à venir servir mes vassaux dans leurs moulins et propriétés, sans force ni tromperie, en leur **déclarant** qu'on leur payera leurs services, conformément à la loi, et, que, quand ils voudront quitter les moulins ou propriétés, ils pourront le faire sans qu'on les oblige en aucune sorte³⁴.

Ces discours persuasifs et vrais des jésuites qui s'opposent à la « force » et aux « tromperies » des chasseurs d'Indiens, supposent une langue de communication avec les tribus de l'intérieur et la loi reconnaît la capacité des jésuites à communiquer avec les Indiens. L'usage de la langue indienne par les jésuites est loin d'être uniquement religieux.

Tel est le contexte mouvementé et violent du Brésil des années 1580, dans lequel naît une politique indigéniste nouvelle, de transfert systématique des Indiens de l'intérieur sur la côte et pour laquelle, une langue de communication est nécessaire. Ce projet est partagé par les jésuites et les colons qui sont dès lors concurrents et rivaux, cherchant à se disqualifier mutuellement. Les jésuites accusent les colons d'être les destructeurs de la population indienne et les colons accusent les jésuites de se réserver la main-d'œuvre indienne. Leur rivalité éclate sur la question de la conversion et de la langue.

Une langue inapte à la conversion : l'offensive de Gabriel Soares de Souza contre les jésuites

Gabriel Soares de Souza incarne l'opposition à la politique jésuite. Ce Portugais, né au milieu du XVI^e siècle, s'est arrêté en 1569 à Salvador avec son frère alors qu'ils faisaient

³⁴ THOMAS 1982, p. 222-224.

tous deux route vers l’Afrique de l’Est et l’Inde³⁵. Décidant de tenter leur chance au Brésil, ils exploitent un moulin à sucre et explorent l’intérieur à la recherche de pierres précieuses tout en faisant des captifs indiens. En 1586, pour consolider ses titres et obtenir l’autorisation de pénétration à l’intérieur des terres, Gabriel Soares de Souza se rend à la cour de Madrid où il reste plusieurs années. Il présente à Dom Cristovão de Moura, gouverneur général du Portugal et figure très influente auprès de Philippe II, deux manuscrits offrant de très nombreuses informations sur les colonies portugaises de l’Amérique : une description du Brésil en général : *Roteiro geral : Com largas informações de toda a costa do Brasil*, et l’autre de la région de Bahia en particulier : *Memorial e declaração das grandezas da Bahia de Todos os Santos, de sua fertilidade e das notaveis partes que tem*³⁶. En récompense de ses écrits, il reçoit le titre de « Capitão Majeur et Gouverneur de la Conquête et de la Découverte du Fleuve São Francisco » avec la permission de chercher et d’exploiter les mines d’argent de l’intérieur. Il rentre alors au Brésil où il périt au cours d’une expédition. Son texte sur la capitainerie de la Bahia est considéré comme la meilleure description du Brésil du XVI^e siècle d’un point de vue topographique, naturaliste et ethnographique. La situation indienne qu’il décrit est proche de celle exposée le traité jésuite *Do principio e origen dos Indios do Brasil*. Reprenant la même dichotomie, Soares de Sousa décrit une tribu principale avec sa langue : les Tupinamba de la Bahia, et les Indiens du sertão : la variété de leurs langues et de leurs coutumes. Dans le chapitre dédié à la langue des Indiens tupinamba de la Bahia, Soares de Sousa écrit :

Ainda que os Tupinambas se dividiram em bandos, e se inimizaram uns com outros, todos falam uma língua que é quase geral pela costa do Brasil, e todos têm uns costumes em seu modo de viver e gentilidades; os quais não adoram nenhuma coisa, nem têm nenhum conhecimento da verdade, nem saibam mais que ha morrer e viver; e qualquer coisa que lhes digam, se lhes mete na cabeça, e são mais barbaros que quantas criaturas Deus criou. Tem muita graça quando falam, mormente as mulheres; são miuto compendiosas na forma da linguagem, e muito copiosos no seu orar; mas falta-lhes três letras da do A, B, C, que são F, L, R grande ou dobrado, coisa muito para se notar; porque senão têm F, é porque não tem Fé em nenhuma coisa que adorem; nem os nascidos entre os cristãos e doutrinados pelos

³⁵ MONTEIRO 2000b, p. 698-723.

³⁶ SOARES DE SOUSA 2000.

*padres da Companhia têm fé em Deus Nosso Senhor, nem têm verdade, nem lealdade a nenhuma pessoa que lhes faça bem*³⁷.

L'auteur propose une explication à l'unité ainsi qu'à la diversité de la côte : les Indiens Tupinamba étaient unis puis ils se sont divisés. Évoquant la richesse de la langue et de la prière, il reprend cependant la formule utilisée par Gândavo sur l'absence des trois lettres F, L, R. Il insiste en particulier sur leur absence de foi : même les Indiens chrétiens élevés par les jésuites n'ont ni foi, ni loyauté, ni vérité. La vision du colon est totalement opposée à celle des jésuites : il n'y a ni « langue de conversion », ni « respect » des Indiens pour les pères, formules employées dans le traité de 1584.

Il s'agit là d'une véritable déclaration de guerre aux jésuites, d'une remise en cause de leur travail de pacification des Indiens, de leur utilité sociale dans la colonie. Cette hostilité envers les jésuites est encore plus claire dans les « *capitulos contra os Padres da Companhia de Jesus* » texte secret que Gabriel Soares de Sousa écrit à la demande de Dom Cristovam de Moura qui cherche à s'informer de la situation réelle de la colonie. Il s'agit de 44 chapitres accusateurs sur la Compagnie où sont dénoncées les pratiques d'enrichissement des jésuites, leur captation des héritages, leur habileté à s'appropriier les terres des autres³⁸. À partir du chapitre 32, les accusations portent plus spécifiquement sur le travail de conversion des Indiens décrit comme absolument vain et sans effet. Gabriel Soares de Sousa dénonce aussi la propagande de l'Ordre qui déguise en succès ce qui, dans la réalité, n'est qu'un échec. Ses prédicateurs sont traités d'idiots et de vantards et les Indiens du Brésil jugés incapables de conversion :

§33 [...] porque [este gentio] não e capaz para conhecer que coisa é Deus nem crêr nele, e têm que não ha mais que morrer e viver, pelo qual é mal empregado o tempo que se com êles gasta [...]³⁹.

À côté de leur incapacité à connaître la religion, les Indiens ne peuvent pas non plus mener une vie civilisée, un travail continu, une vie conjugale. Pour Gabriel Soares de

³⁷ SOARES DE SOUSA 2000, in *Roteiro Cap. CL Em que se declara o modo e linguagem dos Tupinambas*, p. 262.

³⁸ LEITE 1941.

³⁹ LEITE 1941, citation p.28.

Sousa, les prétentions jésuites à s'occuper des Indiens sont infondées ; avides de s'enrichir, les pères sont incapables de pacifier les Indiens.

Dans cette lutte pour obtenir le contrôle de la politique indigéniste de la colonie, les propos négatifs ou positifs concernant la langue indienne et la conversion sont des arguments tenus de part et d'autre, soit pour discréditer les jésuites soit, au contraire, pour promouvoir leur rôle. Les arguments linguistiques sont donc aussi des arguments politiques dans la lutte coloniale pour l'accès et le contrôle des Indiens. L'offensive de Gabriel Soares de Sousa contre les jésuites est claire : si l'évangélisation en langue indienne est impossible parce que la langue indienne est inapte à la foi, alors il ne faut pas mettre la politique indigéniste entre les mains des jésuites mais laisser les colons s'occuper des Indiens.

Grammaire, langue générale et sainteté : la réponse des jésuites

Les jésuites eurent connaissance des accusations de Gabriel Soares de Sousa et ils y répondirent point par point. En septembre 1592, ils envoyèrent un document à leurs autorités à Rome contenant les 44 chapitres et les réponses à ces accusations : le document fut signé par les pères les plus importants de la province – Marçal Beliarde, Ignatio de Tolosa, Quiricio Caxa, Luiz da Fonseca, Rodrigo de Freitas et Fernão Cardim – mise en scène plutôt rare et qui montre l'importance accordée au texte de Gabriel Soares de Sousa qui, à cette date, était mort. Parmi toutes les réponses données par les pères, on retiendra l'argument d'autorité portant sur la question de la conversion :

§34 E não parece ora muito seguro dizer que êste gentio não é capaz de conhecer a Deus nem crêr nele, porque se isso é assim, ou êles não são homens, que é bestialidade dizê-lo, ou Cristo nosso redentor não morreu por êles, que é grande impiedade⁴⁰.

Les jésuites n'entrent pas ici dans une contre-expertise en donnant des exemples de conversion d'Indiens mais répondent en invoquant l'orthodoxie catholique : il n'y a plus lieu de poser sous forme de débat la possibilité de la conversion des Indiens, la question ayant été tranchée par l'Église. La bulle de Paul III *Veritas Ipsa* (1537), l'obligation de traduire le catéchisme dans toutes les langues vernaculaires décidée au Concile de Trente participe de la conviction de l'universalisme de la religion catholique. Dans d'autres

⁴⁰ *Ibid.*, p. 29.

réponses, les jésuites avancent, non sans prudence, que la qualité vaut mieux que la quantité et que les âmes sauvées, si rares soient-elles, valent tous les efforts.

La publication en 1595 de la grammaire d'Anchieta, *Arte de Grammatica da língua mais usada na costa do Brasil*, constitue également, me semble-t-il, une réponse à ces graves accusations d'échecs de la mission d'évangélisation des Indiens⁴¹. Si on pouvait faire une grammaire de la langue de la côte, cela signifiait qu'elle était une langue apte à la conversion, à la traduction et à l'explication du message chrétien. Anchieta était d'ailleurs auréolé, dans le sous-titre, de l'étiquette de théologien et de provincial, titres prestigieux et à forte valeur cléricale. Le livre s'ouvre, classiquement pour une grammaire, par un chapitre sur les lettres et notamment sur l'absence de certaines lettres dans la langue du Brésil :

Capitulo 1 Das Letras

Nesta lingua do Brasil não ha f, l, s, z, rr dobrado nem muta com liquida, ut ora, pra &c.

Em lugar dos s in principio, ou medio dictionis serve ç com zeora ut aço, çata [...].

Pour Anchieta, l'absence de certaines lettres est un simple fait, objectif et phonétique, loin des explications sémantiques et culturelles que Gândavo avait proposées et que Gabriel Soares de Sousa avait reprises. La chronologie suggère que cette première page de la *Grammaire* écrite à la fin des années 1550 fut peut être lue par le lettré Gândavo quand elle circulait sous forme manuscrite et que c'est ce dernier qui, avec un sens aigu de la formule, transforma la simple remarque phonétique en une assertion sur les Indiens du Brésil, qui allait connaître une grande postérité, même chez certains auteurs jésuites postérieurs.

En parvenant enfin à publier la *Grammaire* d'Anchieta, les jésuites du Brésil répondaient ainsi à tous ceux qui remettaient en question leurs capacités à convertir et à s'occuper des populations indiennes. C'était là une manière de prouver publiquement leur maîtrise supérieure de la langue indienne et l'aptitude de cette dernière, à dire le message chrétien et à être un instrument de conversion. La *Grammaire* confortait aussi leur projet politique d'avoir la charge des expéditions à la recherche des Indiens.

⁴¹ C'est en 1592 que les jésuites du Brésil demandèrent une licence pour la publication de la *Grammaire* d'Anchieta qui fut publié en 1595 à Coimbra sous le titre *Arte de Grammatica da língua mais usada na costa do Brasil feita pelo P. Joseph de Anchieta Theologo & Provincial que foy da Companhia de Iesu nas partes do Brasil*. LEITE, 1938-1954.vol.II, p.550.

En 1595 et en 1596, deux nouvelles lois édictées à Madrid donnent aux jésuites la responsabilité exclusive des expéditions à l'intérieur des terres à la recherche des Indiens et leur accordent un rôle prééminent dans la répartition de la main-d'œuvre dans l'espace colonial, accédant ainsi à leurs demandes faites dès les années 1580 et qui étaient exposées dans le traité de 1584. Les jésuites deviennent ainsi les principaux acteurs de la politique indigéniste de la couronne. Le long travail d'influence auprès des instances politiques à Lisbonne et à Madrid donnait enfin des résultats⁴².

La principale langue indigène du Brésil avait désormais une grammaire écrite et fixée. Cette publication marque une étape importante dans l'apparition de l'expression de « langue générale ». La *Grammaire* ne contient pas encore l'expression même si le terme circule déjà. Par une forme d'archaïsme – le manuscrit date de la fin des années 1550 –, l'expression de « *língua mais usada* » est conservée. Cette insistance sur la dimension vernaculaire peut être aussi religieuse : le message chrétien doit être expliqué dans les langues d'usage pour rendre les conversions possibles. L'expression « côte du Brésil » renvoie à une double réalité, indigène (les tribus de la côte) et coloniale (l'espace de peuplement des Portugais). En cette fin du XVI^e siècle, la réalité indigène est devenue coloniale, les tribus de la côte sont largement désorganisées et décimées, les Indiens qui vivent désormais dans le territoire portugais viennent de la traite intérieure et du sertão mais ils doivent apprendre la « langue de la côte » pour pouvoir travailler et vivre dans ce monde colonial⁴³.

C'est dans le contexte de construction de la sainteté d'Anchieta que naît définitivement l'expression de « langue générale » pour désigner la langue indienne de la côte du Brésil. Quand, en 1597, Anchieta meurt, la province jésuite voit d'emblée la possibilité d'acquérir un saint. Une première biographie dévote est écrite par Quiricio Caxa, qui avait prononcé l'éloge funèbre du vieux père lors de ses funérailles : parmi les treize courts chapitres qui la composent, les chapitres trois et quatre sont consacrés aux compétences linguistiques du père Anchieta, interprétés comme les tout premiers indices de son éventuelle sainteté : « *De*

⁴² ZERON, *Ligne de foi*, p. 335-344.

⁴³ MONTEIRO 1994, MONTEIRO 2001.

como leu latim » et « *de como aprendeu a língua do Brasil* ». En 1606, le provincial Pero Rodrigues écrit une nouvelle biographie plus conforme aux critères des Vies de vénérables. C'est au chapitre cinq, consacré à « *Como leu latim e fez a arte da língua brasilica e a dos Maromomins* », que se trouve l'expression de « langue générale » :

*esta língua é a geral, começando acima do Rio do Maranhão e correndo por todo o distrito da Coroa de Portugal, até o Paraguai, e outras Provincias sujeitas à Coroa de Castella. Aqui entram os pitiguares, até Pernambuco, os tupinambas da Bahia, os tupiniquins e tumininos do Rio de Janeiro e muitas outras nações a quem serve a mesma língua com pouca mudança de palavras*⁴⁴.

La « langue générale » est ici celle des tribus de la côte, celle du Brésil colonial domestiquant les Indiens par le travail, celle d'Anchieta promu comme apôtre du Brésil. Le discours hagiographique gomme ici les polémiques qui ont existé entre colons et jésuites autour de la langue indienne et sur la possibilité qu'elle a d'exprimer la foi et la loi chrétienne. La « langue générale » devient une donnée existant naturellement au Brésil, un instrument de la Providence, tout comme les talents de grammairien d'Anchieta, pour la conversion des multiples nations indiennes, présentes du Maragnan jusqu'au Paraguay. La conversion au christianisme, l'unification de la multiplicité indienne et la réduction des Indiens en travailleurs et vassaux de la Couronne passe par la mise en place d'un instrument linguistique unifié : une langue générale dotée d'une grammaire publiée. C'est ainsi que la *Grammaire* d'Anchieta devient une preuve de sa sainteté.

Cette enquête menée sur la construction de la notion de « langue générale » au Brésil a permis de montrer qu'au XVI^e siècle, en situation coloniale, le nom et le concept de « langue générale » renvoient à la fois, aux notions de diversité linguistique et de langue dominante, à un projet politique de domination des populations indiennes, à un projet d'évangélisation en langue vernaculaire, à la mise en règles et en écriture de cette langue ainsi qu'à la publication de la grammaire. Au Brésil, ces différents éléments se mettent en place progressivement au cours du XVI^e siècle et accompagnent le processus de colonisation, dans

⁴⁴ CAXA, RODRIGUES 1988, p. 63-64. Pour une analyse de ces premières biographies dévotes, CASTELNAU L'ESTOILE 2000, Ch 11 L'écriture d'une *Vie* de missionnaire.

un contexte de rivalités entre les différents agents coloniaux – colons et missionnaires –, arbitrées par les autorités locales et métropolitaines.

Le monde où la « langue générale » émerge est un monde indigène profondément bouleversé. Les Indiens parlant d'autres langues se retrouvent sur le littoral du fait de la chasse aux esclaves, de la traite indienne, du transfert des populations depuis le *sertão* jusqu'à la côte. Cette évolution du nom de la langue des Indiens accompagne ainsi le mouvement de disparition des populations indigènes de la côte et leur remplacement par des Indiens déterritorialisés, issus de tribus différentes, amenés de l'intérieur vers le littoral. La « langue générale » est ainsi au Brésil tout à la fois une langue indigène principale et le fruit d'un processus de colonisation et de réduction des populations indigènes, en raison « des conquêtes, de la religion et du commerce ».

Bibliographie

ALCIDES Sérgio (2009) « F, L e R: Gândavo e o ABC da colonização » *Revista do Centro de Pesquisa da Casa Rui Barbosa*, Ano 3, n°3, Rio de Janeiro, p.39-53.

ANCHIETA José (1595), *Arte de Grammatica da língua mais usada na costa do Brasil feita pelo P. Joseph de Anchieta Theologo & Provincial que foy da Companhia de Iesu nas partes do Brasil*, Coimbra.

AUROUX Sylvain (1992), *Histoire des Idées linguistiques*, 2 vols., Liège,

AUROUX Sylvain (1994), *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège.

BLUTEAU Raphael (1712–1728), *Vocabulario portuguez & latino: aulico, anatomico, architectonico* 8 v., Coimbra, accessible en ligne <http://www.brasiliana.usp.br/pt-br/dicionario/edicao/1>.

BONVINI Emilio (1996), « Repères pour une histoire des connaissances linguistiques des langues africaines. [I. Du XVI^e siècle au XVIII^e siècle : dans le sillage des explorations] ». In *Histoire Epistémologie Langage*. Tome 18 fascicule 2, 1996. L'Esprit et le Langage pp.127-148.

COUTO Jorge (1993), « Pêro de Magalhaes de Gândavo e a *Historia da Provincia de Santa Cruz* no contexto da cultura renacentista portuguesa ». *Le Caravelle Portughesi sulle vie*

delle Indie. *Le Cronache di scoperta fra Realtà e Letteratura. Atti del Convegno Internazionale, Milano 3-4-5 Dicembre 1990*, Roma, pp. 255-264.

CARDIM Fernão (1997), *Tratados da Terra e Gente do Brasil*, edição Ana Maria de Azevedo, *Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses*, Lisboa.

CARNEIRO DA CUNHA Manuela (1992), *Historia dos Indios no Brasil*, São Paulo.

CASTELNAU L'ESTOILE Charlotte de (2000) *Les ouvriers d'une vigne stérile. Les jésuites et la conversion des Indiens au Brésil 1580-1620*, Lisbonne Paris.

CASTELNAU L'ESTOILE Charlotte de (2006) « The Uses of Shamanism: Evangelizing Strategies and Missionary Models in Seventeenth-Century Brazil. » in O'MALLEY John W., BAILEY Gauvin, HARRIS Steven J. and KENNEDY Frank T. (2006), *Jesuits II Cultures Sciences, and the Arts*, Toronto, p. 616-637.

CAXA, Quirício, RODRIGUES, Pero (1988), *Primeiras Biografias de José de Anchieta*, São Paulo, p. 63-64.

CELESTINO DE ALMEIDA Maria Regina (2010), *Os indios na Historia do Brasil*, Rio de Janeiro.

DIAS Pedro (1697), *Arte da língua de Angola*, Lisboa.

DRUMOND MENDES BARROS Maria Candida (1995), « Os línguas e a gramática tupi no Brasil (século XVI) », *La "découverte" des langues et des écritures d'Amérique: actes du colloque international, Paris, 7 - 11 september 1993*, AEA.

ESTENSSORO Juan Carlos (2003), *Del Paganismo a la Santidad. La incorporación de los Indios del Perú al Catolicismo 1532-1750*, Lima.

FAUSTO Carlos (1992), « Fragmentos de historia e cultura tupinambá. Da etnologia como instrumento critico de conhecimento etno-historico » in CARNEIRO DA CUNHA Manuela (1992), *Historia dos Indios no Brasil*, São Paulo, p. 381-396.

FREIRE, José Ribamar Bessa et ROSA, Maria Carlota (2003), *Linguas Gerais Política Lingüística e Catequese na América do Sul no Período Colonial*, Rio de Janeiro.

GANDAVO Pero de MAGALHÃES (1980), *Tratado da Terra do Brasil Historia da Provincia de Santa Cruz*, São Paulo, Belo Horizonte.

LEITE Serafim (1956-1968), *Monumenta Brasiliae: 1538-1565 (Brésil): 5 volumes*, Institutum Historicum Societatis Iesu, Rome.

LEITE Serafim (1938-1954), *História da Companhia de Jesus no Brasil*, 10 vols, Lisbonne-Rio de Janeiro.

LEITE Serafim (1941), Os « capitulos » de Gabriel SOARES DE SOUSA, « Ethnos », *Revista do Instituto Português de Arqueologia, Historia e Etnografia*, Lisboa, 1941, vol. II, p. 4-36.

LEITE Yvonne (2003), « A arte de grammatica da lingua mais usada na costa do Brasil e as linguas indigenas brasileiras » in FREIRE, José Ribamar Bessa et ROSA, Maria Carlota (2003), *Linguas Gerais Política Lingüística e Catequese na América do Sul no Período Colonial*, Rio de Janeiro, p.11-24.

LÉRY Jean de (1994), *Histoire d'un Voyage en terre de Brésil*, édition revue et annotée par Frank Lestringant, Paris, p. 479-503.

MAFFEI Giovanni, *Historiarum Indicarum libri XVI* (1588)

MAGALHAES Pablo Antonio Iglesias (2011), « A palavra e o império : a arte da língua brasilica e a conquista do Maranhão », *Revista de História*, núm.165, diciembre, 2011, p.367-401, Universidade de São Paulo, Brasil. Disponible : <http://www.redalyc.org/pdf/2850/285022065012.pdf>

MENDES DOS SANTOS Ilda, 2000, *La Découverte du Brésil, les premiers témoignages (1500-1550)*, Paris.

MONTEIRO, John Manuel (1994), *Negros da terra Índios e bandeirantes nas origens de São Paulo* Companhia das Letras São Paulo.

MONTEIRO John Manuel (2000a), « Traduzindo Tradições : Gramáticas, Vocabulários e Catecismos em Línguas Nativas na América Portuguesa » in Pais de Brito, Joaquim (org.) *Os Índios, nos*. Lisboa, Museu nacional de Etnologia, p.36-43, 2000.

MONTEIRO John Manuel (2000b), « The Heathen Castes of Sixteenth-Century Portuguese America : Unity, Diversity and the Invention of the Brazilian Indians », *Hispanic American Historical Review*, Duke University Press, p. 698-723.

MONTEIRO, John (2001), « Entre o etnocídio e a etnogênese : identidades indigenas coloniais » in Carlos FAUSTO, John MONTEIRO (2001), *Tempos índios : Historias e narrativas do novo mundo*, Museu nacional de Etnologia, Lisboa, p.25-65.

RODRIGUES Aryon D. (1996), «As línguas gerais sul americanas», *Papia* 4 (2), Brasilia, p.6-18.

RICARD Robert (1933), *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendicants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris.

SOARES DE SOUSA Gabriel (2000), *Tratado descritivo do Brasil em 1587*, edição Leonardo Dantas Silva, Recife.

THOMAS Georg (1982), *Politica indigenista dos Portugueses no Brasil 1500-1640*, São Paulo.

URBAN Greg (1992), « A historia da cultura brasileira segundo as línguas nativas », in CARNEIRO DA CUNHA Manuela (1992), *Historia dos Indios no Brasil*, São Paulo, p. 87-102.

ZERON Carlos (2009), *Ligne de foi : La Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société coloniale en Amérique portugaise (XVI-XVII^e siècles)*, Paris.

ZUPANOV Ines (1999) *Disputed mission jesuit Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India*, Oxford.